NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

105 N° 4 1983

Les sciences humaines laissent-elles encore un avenir à la morale?

Jacques JULLIEN ((Mgr))

p. 481 - 497

https://www.nrt.be/it/articoli/les-sciences-humaines-laissent-elles-encore-un-avenir-a-la-morale-917

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Les sciences humaines laissent-elles encore un avenir à la morale ? *

« Les règles d'hygiène sexuelle et alimentaire ont été transférées de la religion à la médecine par les premiers chrétiens. Les règles d'organisation sociale ne doivent-elles pas tôt ou tard passer de la religion à la sociologie, l'Eglise devant perdre la mainmise sur les affaires matrimoniales ? »

Cette question m'a été posée textuellement lors d'un débat sur le mariage en octobre dernier à Angoulème. Elle illustre bien, dans son expression populaire, les dernières retombées du scientisme. Chacun sait en effet que les dernières-nées des sciences, les sciences humaines, sont en train de donner le coup de grâce à l'éthique et à la métaphysique, déjà mises à mal par les sciences exactes ! N'est-il pas significatif d'ailleurs qu'en France, après la guerre, on ait commencé d'appeler « sciences humaines » les disciplines qui relevaient jusque-là des « sciences morales » ? Or, au moment où cette conviction fait loi dans l'opinion publique, elle est déjà dépassée aux yeux des meilleurs témoins des sciences humaines. Je voudrais ici tenter de faire le point sur cette évolution récente et montrer que si une certaine lecture des sciences humaines stérilise le questionnement éthique et métaphysique, une autre lecture est possible qui au contraire réactive puissamment ce questionnement.

---

* L'essentiel de cet article a été donné en conférence au Centre d'Etudes Saint-Louis de France, service culturel de l'Ambassade de France près le Saint-Siège, en mars 1983.

I. — LE TRIOMPHE DE L'HOMME UNIDIMENSIONNEL

L'ÈRE DES CLONES

1. *Humiliations d'hier et d'aujourd'hui*

L'homme a rapidement compris qu'il était le roi de la création. S'il a mis beaucoup de temps à établir son pouvoir, il en a mis beaucoup moins à en justifier la légitimité. Légitimité dont il n'a jamais douté... jusqu'à l'époque moderne, où des « humiliations » successives le conduisent à un doute profond sur son identité.

En toute bonne foi, il croyait que son trône, la terre, était le centre du monde. Et voilà que Copernic et Galilée l'ont détrôné. Il s'est consolé alors en pensant qu'il était unique en son genre, sans commune mesure avec les autres vivants, les animaux. Hélas, nouvelle humiliation, Darwin lui a imposé une plus juste mesure des choses. En apprenant quelque respect pour ses lointains cousins anthropoïdes, il en a peut-être perdu pour ses frères humains.

Roi détrôné puis découronné, incorrigible dans sa volonté de dignité et de puissance, l'homme s'est raccroché à sa liberté, qui le démarquait de son cousinage compromettant. Arrive alors Freud : « Libre ? Pas sûr ! Tu es le sous-produit de ta libido et de ton agressivité, et ta pauvre conscience n'est que la face visible et illusoire d'un iceberg : l'inconscient immergé dans l'océan primitif, qui nous baigne tous. » Bref « le roi est nu ! »

L'homme moderne titube sous ces coups redoublés. Comme un boxeur sur le ring : il voit trouble et ne sait plus où il est, ni même qui il est. Derrière les maîtres du soupçon — comme Nietzsche qui voit en l'homme une « maladie de peau » [1] —, des cohortes de disciples s'empressent pour accumuler les pièces à charge dans le procès. Et les déterminismes pleuvent sur l'homme.

La *biologie*, en s'avançant au-delà des frontières de la molécule, nous invite à nous considérer comme de purs produits « du hasard et de la nécessité » [2], cependant que Jean Rostand ironise : « Surhomme par la chimie » [3]. Cette fragilité pourrait à la rigueur laisser place à « une liberté sous condition » [4] qui en faisant laborieusement son chemin entre des chaînes de conditionnements — voire de déterminismes — imprime la marque du sujet dans son histoire. Mais la *psychologie* des profondeurs, en démontant par l'analyse les mobiles profonds du comportement, rend ce sauvetage de la liberté plus que problématique. « Pourquoi voulez-vous absolument réintroduire une

1. Fr. NIETZSCHE, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, NRF Poche, 1963 : « Des grands événements », p. 153.
2. J. MONOD, *Le hasard et la nécessité*, Paris, Seuil, 1970.
3. J. ROSTAND, *Inquiétudes d'un biologiste*, Paris, Stock, 1967, p. 26.
4. Emm. MOUNIER.

autre instance supérieure en surplomb des pulsions, me demandait une fois, excédé, un psychanalyste chrétien ; il n'y a pas à chercher autre chose ailleurs ! »

Chaque discipline y va de son couplet réducteur et l'*anthropologie culturelle* n'est pas la moins redoutable. Margaret Mead, experte en la matière, tire sans ambages les conclusions de ses études sur les populations d'Océanie :

> Il nous est maintenant permis d'affirmer que les traits de caractère que nous qualifions de masculins ou de féminins sont pour un grand nombre d'entre eux, sinon en totalité, déterminés par le sexe de façon aussi superficielle que le sont les vêtements, les manières ou la coiffure qu'une époque assigne à l'un ou l'autre sexe [5].

Ce relativisme culturel rend caduque toute prétention à parler au nom de la nature et à chercher de signification autre que culturelle. C'est pourquoi, dans son étude sur « les enfants sauvages » [6], Lucien Malson enchaîne : « Criblée d'objections, l'idée d'une « nature » psychique individuelle dans l'homme s'effondre comme le donjon symbolique de la pensée d'un autre âge [6]. »

Le grand anthropologue Cl. Lévi-Strauss illustre cette thèse à partir d'une constatation faite sur le terrain :

> C'est donc une combinaison de polygamie et polyandrie qui résout, pour les Tupi-Kawahib, le problème posé par les prérogatives du chef en matière conjugale. Quelques semaines à peine après avoir pris congé des Nambikwara, il était frappant de constater à quel point des groupes géographiquement très voisins peuvent donner des solutions différentes à des problèmes identiques. Car chez les Nambikwara aussi, on l'a vu, le chef a un privilège polygame, d'où résulte le même déséquilibre entre le nombre des jeunes hommes et celui des épouses disponibles. Mais au lieu de recourir, comme les Tupi-Kawahib, à la polyandrie, les Nambikwara permettent aux adolescents la pratique de l'homosexualité [7].

Aucune question éthique en cela : polyandrie ou homosexualité, chaque peuple répond à la question de la misère sexuelle, du manque de femmes, selon son génie propre, selon sa culture. Où donc aller chercher une mythique notion de nature ? Sur quoi donc appuyer des jugements de valeur ? Où donc avez-vous trouvé une loi naturelle ? Il n'y a ni valeur ni loi universelles [8].

Chose curieuse, Cl. Lévi-Strauss lui-même remarque, quelques pages plus loin, que les Nambikwara appellent poétiquement ces innocentes joutes homophiles « Tamindige Kihandige », c'est-à-dire « amour-mensonge » [9]. Les Nambikwara seraient-ils moins dupes de leur culture que ne l'est l'anthropologue ?

---

5. M. Mead, *Mœurs et sexualité en Océanie*, Paris, Plon, 1963, p. 252.
6. L. Malson, *Les enfants sauvages. Mythes et réalités*, Plon, 1964, p. 26.
7. Cl. Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, Plon, 1961, p. 383.
8. Cf. J. Jullien, *Nature et Culture*, dans *Supplément de la Vie Spirituelle*, n° 78, sept. 1966, 486 ss.

La *sociologie* à son tour prend le relais de l'anthropologie culturelle. Le normal statistique prend le pas sur la norme éthique. Ce qui est normal, puis normatif, c'est ce qui se fait couramment. Puis la norme statistique elle-même s'efface devant « le droit à la différence ». Quand la requête éthique a fait place au simple constat, à ce qui est observé, chiffré et mesuré, toute déviance devient elle-même objet d'attention, puis d'étude. Les études qu'on lui consacre lui donnent droit de cité et ne tardent pas à lui conférer ses lettres de noblesse. La déviance éthique et sociale devient à son tour normale, en attendant de devenir peut-être normative, comme on le voit actuellement pour l'homosexualité par exemple : voilà dix ans les homophiles se plaignaient qu'on prétende « les guérir au lieu de les reconnaître » [10] ; c'est maintenant chose faite !

L'*économie* avait déjà trouvé ses champions pour disqualifier l'éthique : Marx n'a pas attendu les grands maîtres de l'anthropologie et de la sociologie pour montrer comment le système économique nous fabrique en fonction de notre place dans le processus de production. Et voilà solidement verrouillée — et au besoin férocement gardée par les « organes » du Goulag — la petite porte par laquelle auraient pu passer la conscience et la liberté.

Disciples transfuges de Freud et de Marx, et conjuguant leurs deux maîtres reniés, W. Reich [11] et Herbert Marcuse [12] réduisent les dernières velléités de l'homme à se dresser sur la terre comme un homme debout. Que l'homme reste couché, à plat ventre, sa profondeur est illusoire. Il est « l'homme unidimensionnel » [13], l'homme de masse, fin produit de la société de consommation, façonné selon un moule de plus en plus perfectionné par les mass-média : je pense pour vous . . . en attendant que l'informatique et la télématique enrégimentent vos cerveaux modelés à la chaîne et que la génétique, pour simplifier les problèmes psychologiques, économiques et politiques, ne réalise enfin — grâce aux clones — les *alpha plus plus* et les *epsilon* annoncés par Aldous Huxley [14].

L'opération cependant requiert sa *légitimation philosophique*. Mais là encore les bons apôtres ne manquent pas pour la curée : la philosophie fait hara-kiri et l'humanisme s'immole sur le tombeau des derniers hommes, comme les épouses indiennes. Le structuralisme s'empresse de chloroformer le sujet humain à ses derniers instants :

10. Congrès International des Homophiles, 1-3 nov. 1973 ; *Le Monde*, 7 nov. 1973.
11. W. Reich, *La Révolution sexuelle*, Plon, 1968.
12. H. Marcuse, *Eros et Civilisation*, Paris, Ed. de Minuit, 1968.
13. Id., *L'homme unidimensionnel*, Ed. de Minuit, 1968.
14. *Le meilleur des mondes*, Plon, 1966.

tu disais « Je pense, donc je suis », erreur, mon frère : ça parle en toi . . . mais ce sont des schèmes de pensées et de structures qui bruissent au dedans de toi ! Cesse de rêver. Ça parle en toi, mais tu n'es rien.

La négation de la liberté et l'allergie à tout critère de valeur, à toute référence universelle conduisent ainsi à l'auto-abaissement de l'homme [15].

2. *Retour aux sources : un pithécanthrope chanceux*

Beaucoup de gens pensent que, un moment survoltée par une illusion spiritualiste, l'humanité a cru pouvoir vivre au-dessus de ses moyens. La religion était une belle chose, mais elle a échoué. Désillusionné, « désenchanté », comme dit Max Weber, l'homme retombe lourdement sur la terre. Le marxisme lui-même, dernier avatar d'une religion dévoyée, a échoué dans son projet de déifier l'homme : il camoufle son échec en déifiant les nouveaux tsars, mais personne n'est dupe désormais. Et il n'y a plus de philosophie pour prendre le relais.

Alors ? Il reste à l'homme à prendre acte de ce qu'il est : un pithécanthrope chanceux qui, disposant d'un cerveau mieux organisé que les autres, a pu conquérir une puissance technique énorme, sans plus de sagesse pour autant. Il lui reste donc à aménager au moins mal sa vie personnelle et sociale. En s'éclairant à la lumière des sciences de l'homme il le fera à moindres frais, sans prétention ni ambition. Sans illusion non plus : où donc aller chercher un principe régulateur quelconque extérieur à l'homme : « Au nom de quoi ? » demandait fort justement un politologue français [16]. Revenu à ses sources, redevenu l'animal qu'il n'a jamais cessé d'être, l'homme doit renoncer à ses prétentions « angéliques » et suivre sa pente naturelle. Retour à la case de départ, en somme.

Le jugement paraît sévère pour notre temps. Mais est-il caricatural ? Les signes ne manquent pas de cette régression et de cette

---

15. Ce n'est pas neuf ; voir p.ex. l'extraordinaire modernité du diagnostic de SHAKESPEARE, *Le roi Lear*, Acte I, Sc. 2 ; éd. Flammarion, p. 147 ; « C'est bien là l'excellente fatuité des hommes. Quand notre fortune est malade, souvent par suite des excès de notre propre conduite, nous faisons responsables de nos désastres le soleil, la lune et les étoiles : comme si nous étions scélérats par nécessité, imbéciles par compulsion céleste, fourbes, voleurs et traîtres par prédominance des sphères, ivrognes, menteurs et adultères par obéissance forcée à l'influence planétaire, et coupables en tout par violence divine ! Admirable subterfuge de l'homme putassier : mettre ses instincts de bouc à la charge des étoiles ! Mon père s'est conjoint à ma mère sous la queue du Dragon, et la Grande Ourse a présidé à ma nativité : d'où il s'ensuit que je suis brutal et paillard, Bah ! J'aurais été ce que je suis quand la plus virginale étoile du firmament aurait cligné sur ma bâtardise. » — Ce qui est neuf, c'est la radicalisation du débat et le fait de le faire passer du pavillon (de complaisance) de la divination au pavillon (légal) de la « science ».

16. A. GROSSER, *Au nom de quoi ? Fondements d'une morale politique*, Seuil, 1969.

confusion. A l'échelle internationale n'est-il pas vrai qu'il vaut mieux naître chien en France qu'enfant au Bangla Desh, si on s'en tient aux critères matérialistes en vigueur chez nous ? Et même en Occident ne sommes-nous pas témoins de renversements coperniciens de situations : la protection des animaux tend à devenir plus efficace que celle des hommes, et les campagnes pour sauver les bébés phoques plus efficaces que celles qu'on mène en faveur des enfants dans le sein de leur mère. Cependant que se profile à l'horizon la question des clones humains de nos laboratoires de génétique, après les clones animaux. A l'Est comme à l'Ouest, d'une manière différente mais convergente on tend à cheptéliser l'humanité.

II. — LES PROFONDEURS DE L'HOMME

1. *L'approche réductrice est invivable*

L'homme cheptélisé ? Partout, envers et contre tout, se dressent des hommes et des femmes qui, debout [17], libres jusque dans leurs chaînes, refusent de se coucher et s'insurgent contre les esclavages et « la trahison des clercs » qui entendent justifier l'abaissement de l'homme. Soljenitsyne, Gleb Yakounine, Galina Rytikova, Armando et Martha Valladares, Oscar Romero et tant d'autres sont là pour nous montrer qu'il n'est de Goulag ni d'hôpital psychiatrique ni d'oppression qui puisse réduire l'homme. Et l'Afghanistan, la Pologne ou les combats pour la dignité de l'homme en Amérique Latine ou chez nous montrent que les hommes savent se battre pour leur dignité avec autant d'acharnement que pour leur pain.

2. *Les sciences humaines au secours de l'homme*

Une approche renouvelée des sciences humaines le fait apparaître de plus en plus clairement. Si en effet une certaine lecture de ces sciences cautionne la réduction de l'homme à l'animal primitif, une autre approche laisse entrevoir au contraire dans l'homme des profondeurs insoupçonnées de prime abord. Dans toutes les disciplines des experts plaident en ce sens.

La biologie, passionnante même quand elle s'en tient à une approche mécaniciste, comme le montre le très beau livre de François Jacob, *La logique du vivant* [18], réserve des surprises : par exemple la sexualité, qui semblait relativement simple à nos ancêtres, apparaît aujourd'hui comme une réalité extrêmement complexe ; le sexe

17. J. JULLIEN, *L'homme debout*, Paris, DDB, 1980.
18. Fr. JACOB, *La logique du vivant*, Paris, Gallimard, 1970.

anatomique révèle un niveau plus profond, le sexe hormonal, lui-même commandé par le sexe génétique. La question du comment se résout petit à petit. Mais la question du pourquoi ? On sait que la reproduction sexuée, par l'apport des gènes différents du père et de la mère, fait apparaître des êtres nouveaux, tous uniques. Ce fait n'infère-t-il pas déjà une question : tout se passe comme s'il y avait là une intention. Jacques Monod lui-même, dernier grand prêtre du scientisme, parlait, dans sa leçon inaugurale au Collège de France (plus clairement que dans son livre) de téléfinalité, ou plutôt, « retenu par un dernier scrupule objectiviste, de téléonomie » [19]. Cependant qu'un autre prix Nobel de biologie, son collègue François Jacob, écrivait : « C'est de la séparation des sexes qu'est née l'incurable solitude de chaque être [20]. » Il ne parle pas d'unicité mais bien de solitude : il change de plan et de registre.

Dans un livre au titre évocateur, *La Puissance et la Fragilité*, un chercheur célèbre, le professeur de médecine Jean Hamburger, frappé par le contraste entre l'immense puissance de l'homme moderne et sa fragilité personnelle et plus encore collective, écrit sans complexe :

> Pour mettre fin à ce conflit, pour faire naître un humanisme plus cohérent, et partant plus efficace, il faut soulever une passion et créer une morale. La passion qu'il faut soulever, c'est le désir ardent d'une défense de l'homme (...) La morale qu'il faut créer n'est autre que l'exégèse de ce choix fondamental [21].

Ce n'est donc pas à côté de la médecine, ou comme en surplomb, mais bien de l'intérieur même de la médecine, perçue comme médecine de l'homme et non simple biologie humaine, que surgit l'exigence morale.

La *psychanalyse*, qui semblait fermer la porte à tout questionnement éthique et faire de la culpabilité la tare suprême, souligne au contraire « la fonction structurante de l'interdit » : la libido ne peut se déployer au service de la vie et de la rencontre que si elle s'articule avec l'agressivité, l'une et l'autre mises en place plus ou moins harmonieusement par l'interdit. Freud lui-même, poursuivant ses recherches avec une honnêteté intellectuelle qu'on ne lui a pas toujours reconnue dans les sphères ecclésiastiques, souligne de plus en plus nettement le rôle du principe de réalité en face du principe de plaisir, ouvrant ainsi la voie à une nouvelle approche d'une requête proprement éthique. En ce sens on trouve chez le père de la psychanalyse des passages à première vue inattendus :

> S'il existe une minorité d'êtres humains qu'une tendance irrésistible semble pousser vers des niveaux de perfection de plus en plus élevés, ce fait s'explique tout naturellement, en tant que conséquence de cette

19. J. Monod, dans *Le Monde*, 30 nov. 1967.
20. Fr. Jacob, dans *Le Monde*, 12 oct. 1975.
21. J. Hamburger, *La Puissance et la Fragilité*, Paris, Flammarion, 1972, p. 191 s.

répression d'instincts sur laquelle repose ce qu'il y a de plus sérieux dans la culture humaine [22].

Dans le sillage de Freud, Jacques Lacan et ses disciples ouvrent une autre voie à une éthique de l'amour, de la rencontre de l'autre. L'homme et la femme expérimentent, dans leur différence sexuelle et à travers elle, une finitude radicale, un « manque ». Ce manque, éprouvé plus ou moins consciemment, les ouvre à l'autre, qui pourtant, limité en lui-même, n'assouvira jamais le désir sans limite qui nous habite.

Aux frontières des sciences humaines — puisqu'il s'agit de *l'éthologie*, de l'étude des mœurs des animaux —, le prix Nobel Konrad Lorenz se livre à des observations (aux deux sens du mot) significatives : l'agressivité, si nécessaire à la survie de l'individu et du groupe (auto-défense, etc.) devient très dangereuse quand elle se décharge contre l'espèce. Aussi un mécanisme de freinage, d'inhibition interne, vient écarter cette menace. Chez les animaux. Pas chez les hommes.

> Le danger que courent actuellement les humains provient, plus que de leur capacité à dominer les processus physiques, de leur incapacité à contrôler rationnellement les phénomènes sociaux...
>
> Quiconque a clairement saisi cela ne peut éprouver aucune répugnance, ni devant la découverte de Darwin que nous avons la même origine que les animaux, ni devant celle de Freud d'après laquelle nous sommes encore poussés par les mêmes instincts que nos ancêtres pré-humains. Il éprouvera, au contraire, une nouvelle forme de respect devant les performances de la raison et de la morale responsable qui ne sont entrées dans ce monde qu'avec l'homme et qui peuvent très bien lui donner le pouvoir de le dominer, pourvu que, dans son aveugle orgueil, il ne nie pas l'existence de son héritage animal...
>
> Le sort de l'humanité dépend de la question si, oui ou non, la morale responsable sera capable de venir à bout de son fardeau qui s'alourdit si rapidement [23].

On pourrait évoquer ici l'étonnant parcours de René Girard, de la littérature française aux sciences humaines, à l'éthique, à la métaphysique et à la Bible, à travers « la crise mimétique » et sa résolution [24].

La *sociologie* elle-même, tant invoquée pour la réduction du normatif éthique au normal statistique, quand elle prend du champ par rapport à la sociographie, en arrive à s'interroger sur le fonctionnement de nos sociétés. Et Georges Friedmann, élargissant son horizon particulier, celui de la sociologie du travail, constate ce qu'il appelle

---

22. S. Freud, *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1970, « Au-delà du principe de plaisir », p. 53 ; cf. « Considérations sur la guerre et la mort », p. 236.
23. K. Lorenz, *L'Agression, une histoire naturelle du mal*, Flammarion, 1969, p. 238, 240, 269.
24. R. Girard, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Paris, Grasset, 1978.

« le grand Déséquilibre » [25] : la puissance technique des hommes n'a pas suscité en face d'elle une sagesse qui lui permette de maîtriser et de gouverner cette puissance neuve. Si l'humanité veut survivre, il faut absolument qu'elle invente une sagesse, une philosophie et une pratique, une auto-régulation de sa technique et de sa puissance. C'est une question de vie ou de mort. En reprenant des images de la préhistoire, je dirais que nous sommes devenus non point des pithécanthropes mais des diplodocus culturels : une énorme puissance . . . qui porte en elle-même son dépérissement et sa mort faute d'intelligence et de capacité à se maîtriser elle-même. Ne sommes-nous pas ici au cœur de la morale ? Et même au-delà ! Le dernier livre de G. Friedmann s'intitule justement *La puissance et la sagesse*. Le titre, les constatations et les conclusions s'apparentent à ceux du professeur J. Hamburger « La Puissance et la Fragilité ». Tout ceci n'est pas sans lien avec ce que véhicule de meilleur le courant écologiste . . . et fait penser au dernier livre du professeur René Dubos, « inventeur » des antibiotiques : *Courtisons la terre* [26].

Aux confins des sciences et de la pratique sociale *l'économie* et la politique elles-mêmes plaident dans le même sens. Sans se confondre avec la morale, les sciences humaines ne peuvent pas évacuer les questions éthiques. Les Machiavel de l'économie et de la politique ont cru triompher un moment, mais les crises successives et les échecs planétaires démontrent le caractère fugace de leurs triomphes. De J.K. Galbraith [27] à Fr. Perroux, de nombreux économistes rappellent qu'une économie humaine est une condition de survie du monde. « J'ai, disait ce dernier, contribué à introduire en France la mathématique appliquée et l'économétrie : celles-ci portent sur le « réel » . . . mais elles sont au service du « réel-réel » qui, lui, exprime les besoins des hommes, objet de base de l'économie [28]. » Ce réel-réel n'est-il pas précisément le lieu où apparaît l'homme avec ses exigences propres et les choix qu'il appelle ?

La politique découvre plus vite cette exigence : elle ne peut pas, aussi facilement que l'économie, oublier l'homme derrière les choses, derrière les biens et services produits et échangés. N'est-il pas frappant d'entendre à ce sujet un témoin qui s'est fait égorger, Ian Patocka, porte-parole du « groupe . . . pour la Charte des 77 », mort dans les geôles de la police de Prague en 1977 :

---

25. G. FRIEDMANN, *La Puissanse et la Sagesse*, Gallimard, 1970, p. 15 ss.
26. R. DUBOS, *Courtisons la terre*, Stock, 1980. — R.D. était professeur à l'Université Rockefeller à New York. Cf. J. JULLIEN, 2e intervention au Synode sur la Famille, 1980 : « Maîtriser la nature ? Dominer, violenter ou épouser ? ». Paris, Ed. du Cerf, 1981, p. 21.
27. J.K. GALBRAITH, *Le nouvel Etat industriel*, Gallimard, 1968.
28. Fr. PERROUX, dans *Le Monde*, 27 juin 1978.

> Aucune société, aussi bien équipée soit-elle du point de vue technique, ne saurait fonctionner sans assise morale, sans une conviction qui ne résulte pas de l'opportunité, des circonstances et des avantages attendus. La morale, pourtant, n'est pas là pour faire fonctionner la société, mais tout simplement pour que l'homme soit l'homme. Ce n'est pas l'homme qui la définit selon l'arbitraire de ses besoins, de ses souhaits, tendances ou désirs. C'est, au contraire, la morale qui définit l'homme (...) La notion d'un pacte international pour les droits de l'homme ne signifie rien d'autre que ceci : les Etats et la société tout entière se placent sous la souveraineté du sentiment moral. Ils reconnaissent que quelque chose d'inconditionnel les domine, les dépasse [29].

Pour Ian Patocka d'ailleurs, derrière l'homme moral se profile « l'homme spirituel » [30]. C'est pourquoi il déclarait aussi que « la vie spirituelle de toute nation est à vrai dire une lutte contre la débâcle morale » [31]. Ceci recoupe tout à fait les quelque cent cinquante réponses à l'enquête lancée par Mgr Poupard et le Secrétariat pour les Non-Croyants sur la possibilité d'une éthique séculière [32].

Un certain terrorisme intellectuel, vivace dans l'opinion publique, tend à récuser toute question éthique au nom des sciences humaines. La morale, les questions de valeur et de sens seraient inutiles, « d'un autre âge », des obstacles au progrès de l'homme et des communautés humaines, des tabous complètement dépassés en somme. Or les mêmes sciences humaines qui ont alimenté ce courant tendent aujourd'hui à l'inverser. Leurs conclusions partielles et encore mal assurées rejoignent l'expérience des personnes et des communautés humaines. L'humanité ne peut pas faire abstraction d'un engagement éthique, et la liberté des hommes, fragile, menacée, souvent aliénée, demeure comme une possibilité — et une nécessité — sous peine de mort pour l'homme. Etendant ses conclusions à l'ensemble des sciences humaines, Georges Friedmann écrit :

> De quelque côté qu'on se tourne, on constate que la société bonne ne pourra être construite sans que l'homme se construise lui-même. En *soulignant la nécessité du concours des sciences sociales, je me garde* de tomber, à mon tour, dans l'illusion scientiste. La connaissance de ce qui est, ou même la prévision de ce qui sera, ne peut remplacer à aucun moment la définition de ce qui doit être : donc faire l'économie du choix [33].

Il est assez paradoxal de constater que, au moment où certains moralistes tendent à déserter leur terrain propre pour se réfugier

---

29. I. PATOCKA, dans *Le Monde*, 19 mars 1977, repris dans *Essais hérétiques*, Paris, Verdier, 1981, p. 168.
30. *Ibid.*, p. 144, 151, 157.
31. *Ibid.*, p. 165.
32. Cf. les derniers numéros d'*Athéisme et Dialogue* ; et Mgr P. POUPARD, *Ethique séculière et non-croyance*, dans *Académie d'Education et d'Etudes Sociales* (Paris), n° 151, mai 1982.
33. G. FRIEDMANN, *op. cit.*, p. 400.

sur le territoire des sciences humaines et à s'y cantonner, ce sont des spécialistes des sciences humaines qui poussent des reconnaissances de plus en plus hardies hors de leurs frontières, dans le domaine éthique.

III. — DERRIÈRE L'OBJET MESURABLE DES SCIENCES HUMAINES UN SUJET « INCOMMENSURABLE »

1. *De l'Objet au Sujet : le Mystère de l'Homme*

Cela n'est surprenant que de prime abord. En effet les sciences humaines, pour mériter leurs grades scientifiques, ont réduit l'homme à ce qu'elles peuvent observer, mesurer, quantifier et réduire en tableaux et schèmes comparables. Mais, comme l'anatomie elle-même n'arrive pas à saisir la vie parce qu'elle travaille sur des cadavres, les sciences humaines s'arrivent pas à saisir l'homme. Pour l'étudier, elles le « naturalisent », comme ces animaux ou ces foetus plongés dans des bocaux de formol. Mais alors ce qu'il y a de plus humain dans l'homme leur échappe. Et c'est normal. En cherchant à saisir leur objet, les sciences humaines s'aperçoivent qu'il est insaisissable. En creusant leur objet, elles trouvent un sujet . . . et le sujet est « incompréhensible » au sens étymologique.

« Nous allons apprendre à changer l'homme avant de savoir ce que c'est que l'homme », écrit Jean Rostand. « La science expliquera tout ; et nous n'en serons pas plus éclairés. Elle fera de nous des dieux ahuris » ; et le célèbre biologiste évoque « une vérité, toute saignante encore de mystère » [34].

Nous voilà sortis des prétentions réductrices du scientisme : l'homme est, à ses propres yeux, un mystère. Quelque chose a changé dans la culture moderne : les savants rejoignent les poètes, comme le jeune dramaturge allemand, Georges Buchner, qui écrivait déjà voilà cent cinquante ans : « L'homme est un gouffre : quand on se penche pour voir au fond, on sent la tête qui tourne . »

Pas étonnant alors que les philosophes, réfléchissant sur l'apport des sciences humaines — y compris les plus réductrices apparemment, comme la sexologie — en arrivent à parler eux aussi en termes d'énigme et de mystère. « La sexualité, dit Paul Ricœur, est un problème pour l'homme, ce n'est pas une donnée, nous ne savons pas ce que cela veut dire, ce que c'est que la conjonction des sexes, ce qui est en jeu [35] . . . » « Finalement, écrit-il dans un texte qu'il

34. J. ROSTAND, *Inquiétudes d'un biologiste* (cité *supra*, note 3), p. 27, 54, 12.
35. P. RICŒUR, dans *Cahiers Internationaux du Symbolisme* ; Congrès de Paris, 1962.

intitule *La merveille, l'errance, l'énigme,* quand deux êtres s'étreignent, ils ne savent ce qu'ils font ; ils ne savent ce qu'ils veulent : ils ne savent ce qu'ils cherchent ; ils ne savent ce qu'ils trouvent [36]. »

Et Merleau-Ponty à son tour reprend ce thème : « Il n'y a pas d'explication à la sexualité qui la réduise à autre chose qu'elle même, car elle était déjà autre chose qu'elle-même, et, si l'on veut, notre être tout entier. La sexualité, dit-on, est dramatique parce que nous y engageons toute notre vie personnelle. Mais justement pourquoi le faisons-nous [37] ? »

On est alors moins surpris d'entendre E. Lévinas à propos de la féminité : « Le pathétique de l'amour consiste au contraire dans une dualité insurmontable des êtres . . . La transcendance du féminin consiste à se retirer ailleurs . . . Il n'est pas pour cela inconscient ou subconscient et je ne vois pas d'autre possibilité que de l'appeler mystère [38]. »

Réfléchissant de son côté sur les avatars de l'homme à travers l'histoire, et sur sa propre évolution de militant engagé, Jean-Paul Sartre, dans une série d'interviews, peu de temps avant sa mort, évoque à sa façon les limites et les profondeurs de l'homme et nous offre un vibrant plaidoyer pour la morale.

> Nous ne sommes pas des hommes complets. Nous sommes des êtres qui nous débattons pour arriver à des rapports humains et une définition de l'homme (...) Si l'on considère... que ces sous-hommes ont en eux des principes qui sont humains, c'est-à-dire au fond, certains germes qui vont vers l'homme et qui sont en avance sur l'être même qu'est le sous-homme, alors là, penser le rapport de l'homme à l'homme par des principes qui s'imposent aujourd'hui, nous pourrons appeler cela un humanisme.

Et répondant à l'allusion faite par Benny Levy, son interlocuteur, à la manipulation par les marxistes du sous-homme au profit de l'homme espéré, Sartre explicite ces principes « qui vont vers l'homme comme d'une matière ou d'un moyen pour obtenir une fin. C'est là que nous sommes dans la morale justement » [39]. Comme on le voit, nous rejoignons ici Ian Patocka.

La manière dont Sartre tente de fonder sa morale, surgissant de la violence surmontée dans la fraternité, recoupe ce que d'autres disent à propos de la sexualité. Son flirt avec le parti communiste ne pouvait pas durer, dit-il, car « le rapport le plus profond des hommes, c'est ce qui les unit au-delà des rapports de production. C'est ce qui fait qu'ils sont les uns pour les autres autre chose qu'un

---

36. Id., *La sexualité. La merveille, l'errance, l'énigme,* dans *Esprit,* nov. 1960, 1674.
37. M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception,* Gallimard, 3e éd., 1945, p. 199.
38. E. Lévinas, *Ethique et infini,* Paris, Fayard, 1982, p. 69 s.
39. J.-P. Sartre, Interview au *Nouvel Observateur,* 10 mars 1980, p. 100.

producteur. Ils sont des hommes » . . Ils ont « un certain rapport premier qui est le rapport de fraternité ». Comment fonder ce rapport ? Ici Sartre achoppe et il le reconnaît loyalement : « Etre de la même espèce, c'est d'une certaine façon avoir les mêmes parents. Nous sommes frères en ce sens-là . . . Le rapport de l'homme à son voisin, on l'appelle fraternité parce qu'ils se sentent de la même origine. Ils ont la même origine et, dans le futur, la fin commune. Origine et fin communes, voilà ce qui constitue la fraternité [40]. » Pauvre et pourtant précieuse justification : nous ne sommes pas loin de la mythique mère Nature, comme le fait remarquer l'interlocuteur. Mais comment fonder cette fraternité autrement, si l'on écarte délibérément le Père commun, comme l'insinue B. Levy ? Sartre ne dissimule pas : « A vrai dire, je ne vois pas encore clairement le vrai rapport entre violence et fraternité. »

Loin d'évacuer la question de l'homme, et avec elle la question éthique, les sciences humaines peuvent la faire resurgir en force et en profondeur, tant il est vrai qu'on ne peut aller à la recherche de l'homme sans découvrir bien plus que ce qu'on attendait, des profondeurs insoupçonnées . . . Il peut y avoir un usage réducteur des sciences humaines, mais il peut y avoir, tout au contraire, ce que j'oserai appeler un bon usage des sciences humaines . . . comme on s'en est déjà rendu compte pour les sciences exactes.

2. *Du bon usage des sciences humaines*
« N'ayez pas peur ! »

Si, au lieu de paniquer devant les questions nouvelles posées par les sciences humaines, nous les prenons résolument en compte en les situant à leur vraie place et en allant jusqu'au bout de leur logique, ces disciplines neuves ne ferment pas la porte à l'homme. Au contraire elles ouvrent de nouveaux chemins d'accès au mystère de l'homme.

Au terme de sa thèse, *La méthode psychanalytique et la doctrine freudienne*, Roland Dalbiez écrivait : « L'œuvre de Freud est l'analyse la plus profonde que l'homme ait connue de ce qui, dans l'homme, n'est pas le plus humain [41]. » On pourrait appliquer ce jugement, mutatis mutandis, à l'ensemble des sciences humaines. Elles nous apprennent des choses passionnantes sur ce qui dans l'homme n'est pas le plus humain. Mais elles laissent place à cet au-delà de l'humain perceptible, mesurable et analysable, à l'être et au devoir-être homme. Et, pour peu qu'on ne bouche pas les fenêtres qu'elles

40. Id., Interview au *N.O.*, 17 mars 1980, p. 121, 124, 127.
41. R. Dalbiez, *La méthode psychanalytique et la doctrine freudienne*. II. *Discussion*, DDB, 1936, p. 513.

ouvrent sur l'au-delà de leurs limites, elles postulent cet au-delà, ce qui dans « l'homme passe infiniment l'homme », comme dit Pascal [42].

Ces choses passionnantes sur l'homme, que nous apprennent les sciences humaines, sont doublement précieuses pour nous, chrétiens. D'abord, en soi, parce que tout ce qui nous parle de l'homme d'une manière authentique est captivant pour la connaissance de l'homme et même pour la connaissance de Dieu dont il est l'image. Et ensuite dans une perspective missionnaire : puisque l'homme réel « est la première route et la route fondamentale pour l'Eglise », comme dit Jean-Paul II, tout ce qui conduit à l'homme est un chemin possible pour l'évangélisation. L'Eglise ne peut l'oublier quand elle pense à l'évangélisation des nouvelles cultures.

Déjà un certain nombre de chrétiens, solidement enracinés dans la foi et compétents dans les sciences humaines, recueillent pour l'évangélisation les fruits d'une féconde confrontation entre la foi et les sciences humaines. Dans le respect de la légitime autonomie de leurs disciplines particulières, ils apportent à celles-ci une ouverture à l'au-delà de l'homme, sans laquelle elles risquent de le mutiler. Paradoxalement la foi aide les sciences humaines à l'objectivité : le croyant sachant que l'homme image de Dieu est in-compréhensible comme Celui qu'il reflète, sachant que l'homme est mystère à ses propres yeux, écho du mystère de Dieu, il lui est plus facile de percevoir les limites des sciences de l'homme, il lui est plus facile de respecter dans son objet le sujet qui émerge ; et il est moins porté à demander aux sciences humaines ce qu'elles ne peuvent donner. En même temps le croyant enrichit l'Eglise des richesses inexplorées du trésor de la foi que les questions nouvelles de ces sciences neuves mettent au jour, car le Royaume est « comme un trésor d'où le père de famille tire du neuf et de l'ancien » (*Mt 13, 52*). Je pense ici aux harmoniques tirées de la parabole de l'enfant prodigue par un questionnement lacanien chez Denis Vasse [43] ou à l'approche plus fine de la contrition chrétienne à partir des confusions autour du sentiment pathologique de culpabilité. Ce travail de confrontation, comme le montrent ces deux exemples, est particulièrement utile en philosophie et en théologie morales : par les sciences humaines nous apprenons à connaître les mots des hommes d'aujourd'hui mais plus encore leurs questions et leurs questionnements et par là même à mieux explorer en hommes et en chrétiens de nouveaux chemins pour l'homme et pour la Bonne Nouvelle.

42. *Pensées*, éd. Brunschvicg, n° 548.
43. D. Vasse, *Le temps du désir*, Seuil, 1969.

Paul VI et Jean-Paul II

De ce bon usage des sciences humaines, les derniers papes ont saisi tout l'intérêt. Dans sa Lettre au Cardinal Roy, Paul VI soulignait on ne peut plus nettement l'importance de l'apport de ces nouvelles disciplines, tout en indiquant leurs limites :

> Comme pour les sciences de la nature, l'Eglise fait confiance à cette recherche et invite les chrétiens à y être activement présents. Animés par la même exigence scientifique et le désir de mieux connaître l'homme, mais en même temps éclairés par leur foi, les chrétiens adonnés aux sciences humaines ouvriront un dialogue, qui s'annonce fructueux, entre l'Eglise et ce champ nouveau de découvertes. Certes chaque discipline scientifique ne pourra saisir, dans sa particularité, qu'un aspect partiel mais vrai de l'homme ; la totalité et le sens lui échappent. Mais à l'intérieur de ces limites, les sciences humaines assurent une fonction positive que l'Eglise reconnaît volontiers. Elles peuvent même élargir les perspectives de la liberté humaine plus largement que les conditionnements perçus ne le laissaient prévoir. Elles pourraient aussi aider la morale sociale chrétienne, qui verra sans doute son champ se limiter lorsqu'il s'agit de proposer certains modèles sociaux, tandis que sa fonction de critique et de dépassement se renforcera en montrant le caractère relatif des comportements et des valeurs que telle société présentait comme définitives et inhérentes à la nature même de l'homme. Condition à la fois indispensable et insuffisante d'une meilleure découverte de l'humain, ces sciences sont un langage de plus en plus complexe, mais qui élargit, plus qu'il ne comble, le mystère du cœur de l'homme et n'apporte pas la réponse complète et définitive au désir qui monte du plus profond de son être [44].

Ce pape humaniste évoque ici d'une manière particulièrement condensée la tâtonnante et passionnante approche de l'homme, mais aussi son débouché dans le mystère de l'homme qui appelle une autre parole, plus qu'elle ne prétend y répondre. Quelques années plus tard, recevant à Rome sept prix Nobel, il reviendra sur le décloisonnement nécessaire des sciences humaines pour viser l'homme dans sa totalité, au nom même de ce qu'est l'homme :

> S'il s'agit de mieux pénétrer le mystère de la vie humaine, de la protéger et de la promouvoir, l'œuvre déborde le domaine étroitement délimité des spécialisations proprement scientifiques. Beaucoup de concours y sont nécessaires : à côté de celui du savant, du médecin, il y faut celui du philosophe, du politique, du juriste, comme aussi, pensons-nous, celui du moraliste et du théologien. En ce domaine, en effet, l'Eglise catholique professe une conception de l'homme totalement englobante, qui fonde ses prises de position relatives aux problèmes actuels. Elle se réjouit de la maîtrise que l'homme acquiert sur sa propre vie, non pour la transformer à son gré, mais pour l'épanouir selon toutes les possibilités inscrites dans sa nature. Elle est soucieuse de la qualité de la vie, à tous les niveaux, car ils sont ordonnés à la vocation spirituelle de l'homme [45].

---

44. PAUL VI, *Lettre au Cardinal Roy*, n° 40 ; cf. n° 30.
45. ID., Allocution à sept prix Nobel, 27 févr. 1974 ; *Doc. Cath.* n° 1653 (5 mai 1974) 406.

Tout ceci est repris par Jean-Paul II, dont on connaît le souci de l'homme total, si l'on peut dire, et qui souligne l'importance, pour l'évangélisation, de tous les chemins qui mènent à l'homme. Dès sa première encyclique, *Redemptor Hominis*, il rappelle que l'homme « est la première route de l'Eglise » et brosse une image de l'homme réel dont les sciences humaines ne peuvent ignorer aucun trait. Et Jean-Paul II développe ce que Paul VI appelait « une conception de l'homme totalement englobante » :

> Il s'agit de tout homme, dans la réalité absolument unique de son être et de son action, de son intelligence et de sa volonté, de sa conscience et de son cœur. L'homme, conformément à l'ouverture intérieure de son esprit et aussi aux besoins si nombreux et divers de son corps, de son existence temporelle, écrit cette histoire personnelle à travers quantité de liens, de contacts, de situations, de structures sociales qui l'unissent aux autres hommes, et cela, il le fait depuis le premier moment de son existence sur la terre, depuis l'instant de sa conception et de sa naissance. L'homme, dans la pleine vérité de son existence, de son être personnel et en même temps de son être communautaire et social — dans le cercle de sa famille, à l'intérieur de sociétés et de contextes très divers, dans le cadre de sa nation ou de son peuple (et peut-être plus encore de son clan ou de sa tribu), même dans le cadre de toute l'humanité —, cet homme est la première route que l'Eglise doit parcourir en accomplissant sa mission : il est la première route et la route fondamentale de l'Eglise [46].

Au lieu de nous inviter à fuir peureusement les champs nouvellement ouverts aux recherches des hommes, le magistère de l'Eglise nous invite à les explorer hardiment, en évitant simplement de nous laisser piéger aux logiques partielles et aux réductions abusives. Comment une connaissance plus précise de ces approches de l'homme pourrait-elle être un obstracle à l'évangélisation et à la foi et un frein à une morale authentiquement humaine ? Au contraire, cette connaissance offre un nouveau terrain de rencontre avec nos contemporains. Et puisque, poussée jusqu'au bout de sa logique propre, elle débouche dans le mystère de l'homme, elle peut même prédisposer à écouter une Parole venue d'ailleurs, de plus loin que l'homme, de Celui qui « sait ce qu'il y a dans le cœur de l'homme » (*Jn 2, 25*). Cette lumière de la foi se réfracte à son tour dans notre approche de l'homme : le croyant sait que le mystère de Dieu le déborde, incommensurable ; il ne s'étonne pas dès lors de réaliser, jusqu'à travers les tâtonnements des sciences humaines, que l'homme, créé à l'« image et ressemblance » de Dieu, échappe finalement à ses propres prises. Appliquant à l'homme ce qui est dit de l'amour du Fils de l'Homme, il se sent provoqué à « comprendre . . . la longueur et la largeur, la hauteur et la profondeur » de l'homme « qui défie toute connaissance » (cf. *Ep 4*, 18-19).

46. JEAN-PAUL II, Encyclique *Redemptor Hominis*, n° 14, 1.

CONCLUSION

Au départ je posais la question : « les sciences humaines laissent-elles encore un avenir à la morale ? » Notre parcours nous a conduits d'un « videtur quod non », par un « attamen » qu'on aurait pu développer encore, à une conclusion très nette : loin de réduire l'espace et le rôle de l'éthique comme il semble de prime abord, les sciences humaines l'élargissent au contraire. La question formulée au début par mon interlocuteur d'Angoulême requiert un « non » clair et ferme : dans le domaine du mariage comme dans toutes les réalités personnelles et collectives, les hommes ne peuvent s'en remettre à une approche réductrice. Les sciences humaines elles-mêmes, si elles respectent leur objet, découvrent un sujet et appellent humblement d'autres références qu'elles-mêmes. Au nom même du réel-réel humain, comme disait François Perroux, qu'elles veulent respecter et servir.

L'avenir s'ouvre donc largement devant la morale. C'est l'avenir même de l'homme dont elle a la charge. Il reste que déjà au plan humain — et plus encore selon une approche chrétienne — le dernier mot n'est pas à l'éthique mais bien à la mystique. Ian Patocka avait très bien souligné la présence discrète de l'homme spirituel derrière et au-dedans de l'homme moral. Le philosophe israélite E. Lévinas nous livre une admirable méditation sur le visage humain : « Je pense, dit-il, que l'accès au visage est d'emblée éthique » : parce que « le visage est exposé, menacé », il m'engage ; je ne puis pas dire que « ça ne me regarde pas », puisque précisément « il me regarde » [47]. Mais la foi chrétienne nous fait entrer bien plus avant dans le mystère, à la fois de l'éthique à la mystique, car, nous le savons, derrière tout visage d'homme, c'est le Visage même du Fils de l'Homme qui « s'expose » à nous, le Visage d'un Dieu insaisissable qui se fait proche et vulnérable et qui, à chaque rencontre avec le plus petit d'entre nos frères, nous juge et nous appelle (*Mt 25,* 31).

F 60026 Beauvais Cedex
15, rue Jeanne-Hachette
B.P. 316

J. JULLIEN
Evêque de Beauvais

47. E. LÉVINAS, *op. cit.*, p. 82 et 102.